

# PRÉFACE

## de Jeanne Burgart Goutal

(Quelques clés de lecture)

Plus besoin de présenter Vandana Shiva en France. Le public la connaît souvent à travers sa présence charismatique dans de nombreux documentaires : *Solutions locales pour un désordre global* (2010) de Coline Serreau, *Demain* (2015) de Cyril Dion et Mélanie Laurent, *En quête de sens* (2015) de Nathanaël Coste et Marc de La Ménardière, *La Guerre des graines* (2014) de Stenka Quillet et Clément Montfort, *Les Pirates du vivant* (2005) de Marie-Monique Robin, etc. Plusieurs de ses ouvrages ont déjà été traduits (*Éthique et agro-industrie*, L'Harmattan, 1996; *Écoféminisme*, coécrit avec Maria Mies, L'Harmattan, 1998; *Le Terrorisme alimentaire*, Fayard, 2001; *La Guerre de l'eau*, Parangon, 2003; *1 %. Reprendre le pouvoir face à la toute-puissance des riches*, Rue de l'échiquier, 2019; *Qui nourrit réellement l'humanité?*, Actes Sud, 2020), ainsi que des entretiens avec Nicolas Hulot (*Le Cercle vertueux*, Actes Sud, 2018) ou Lionel Astruc (*Pour une désobéissance créatrice*, Actes Sud, 2014), et même une biographie (*Vandana Shiva. L'épopée d'une Indienne pour la biodiversité*, Terre vivante, 2011). Ses engagements contre Monsanto, le brevetage des semences et le système de l'agro-industrie, ainsi que l'action de son ONG Navdanya en faveur de la petite paysannerie et de l'agroécologie sont bien connus. Mais paradoxalement,

son premier ouvrage *Staying Alive* (Kali for Women, 1988), qui expose les fondements de son combat, n'avait pas encore été traduit dans notre langue. Avec *Restons vivantes*, la lectrice ou le lecteur français tient donc enfin entre les mains une œuvre phare de l'écologie politique, au confluent de l'écoféminisme et de l'écologie postcoloniale – des courants d'une actualité brûlante en cette période marquée par des enjeux liés à l'environnement et à son impact sur la santé, aux défis propres à une société multiculturelle, au féminisme ou à la justice sociale. Dans ce contexte, le présent livre constitue une indispensable mise en garde contre toute tentation d'une écologie autoritaire, aveugle aux mécanismes racistes et patriarcaux du capitalisme, ainsi qu'un puissant rappel de la nécessité de ne jamais séparer ces luttes et exigences politiques<sup>1</sup>.

\* \* \*

Le contenu de cet ouvrage déconcertera peut-être. Il s'agit d'un texte touffu, parfois très technique, qui brasse une multitude de domaines et de registres : philosophie politique, histoire, économie, agronomie, épistémologie, sociologie, métaphysique... Les passages théoriques sont ponctués de témoignages personnels et de récits de lutte, les tableaux statistiques alternent avec des extraits de poèmes et de chants militants. Cette hétérogénéité foisonnante est caractéristique de l'écoféminisme, dont Vandana Shiva est une figure de proue; elle vise à diversifier les paroles, à rebattre les cartes, à brouiller les frontières telles qu'elles ont été tracées dans un monde qui catégorise, clive et hiérarchise. Mais elle a parfois desservi le mouvement, générant incompréhensions et moqueries. Un critique écrit ainsi : « Pour ma part, je ne crois pas que ce livre passerait avec

---

1 « Centraliser toujours plus, uniformiser toujours plus, manipuler toujours plus, telles sont les nouvelles injonctions – mensongères – pour sortir de la crise écologique », mettait déjà en garde Vandana Shiva en 1988 [voir chapitre 4].

succès un quelconque examen de niveau universitaire<sup>2</sup>. » Il poursuit : « En le lisant, j'ai été frappé à la fois par les opinions et par le contenu académique qu'on y trouve : il est rempli de contre-vérités et d'interprétations pleines d'imagination de l'Histoire, sans même parler du caractère très répétitif de l'exposition, qui alourdit son propos sans le rendre plus imperméable à d'évidentes critiques. Plus surprenant toutefois – et au grand dam probablement de beaucoup de gens de gauche en Occident –, il est très rapidement devenu évident en lisant l'ouvrage que l'"écoféminisme" de Shiva est une idéologie profondément conservatrice, pour ne pas dire "réactionnaire". Une fois que vous mettez à jour les différentes couches de sa pensée, vous constatez qu'elle est une opposante farouche au modernisme, qu'elle est très méfiante vis-à-vis de l'humanisme et des Lumières, et que son astucieux écomysticisme lui donne plus de points communs avec les fanatiques religieux qu'avec les militants progressistes qui constituent l'essentiel de son public. [...] S'il y avait une formule qui résumait la pensée de Vandana Shiva, ce serait celle-ci : anthropomorphisez la nature, essentialisez les femmes, et sentimentalisez les peuples indigènes<sup>3</sup>. »

Le jugement est sans appel ! Et si je commence par exposer franchement – voire brutalement – ces critiques, c'est qu'elles sont typiques du filtre d'incompréhensions à travers lequel on peut aisément être conduit à lire et rejeter la pensée de Vandana Shiva. Elles risquent donc de germer dans l'esprit de tout lecteur sourcilieux, l'empêchant d'accéder à ce qui fait l'intérêt de ce texte. Alors, qu'en est-il réellement – ou du moins, qu'en est-il dans l'optique d'une lecture qui se veut à la fois lucide et généreuse ?

---

2 <https://blogs.mediapart.fr/yann-kindo/blog/211216/l-eco-philosophie-de-vandana-shiva>  
L'article original de Marco Rosaire Conrad-Rossi se trouve ici : <http://fafdl.org/gmobb/the-eco-philosophy-of-vandana-shiva-a-critical-review-of-staying-alive-women-ecology-and-development/>

3 *Ibid.*

Certaines de ces critiques sont effectivement valables. Difficile de nier que le propos est parfois répétitif, les références parfois approximatives, les interprétations de l'histoire parfois discutables, les positionnements parfois manichéens et caricaturaux. Bref, en termes d'exactitude scientifique, il est certain qu'on peut mieux faire. Mais est-ce vraiment l'objet de cet ouvrage? Shiva elle-même donne explicitement une précieuse clé de lecture – il faut donc s'en servir : au chapitre 2, elle défend une « épistémologie matérialiste », dans laquelle « l'unité croyance-action et théorie-pratique [...] fournit l'unité d'évaluation ». Dans cette optique, l'essentiel est donc moins la pure rigueur intellectuelle que la façon dont la théorie irrigue et correspond à des actions concrètes menées en pratique. Comme me l'a expliqué Kamla Bhasin, vieille compagne de luttes de Vandana Shiva et cofondatrice de l'ONG Jagori : « Vandana est la plus “articulate” d'entre nous<sup>4</sup>. » « Nous » : les personnes engagées sur le terrain en Inde, dans des combats écologistes, féministes, postcoloniaux. Ce qui est ici « articulé » n'est donc pas une théorie abstraite : c'est la mise en forme de la pensée – très nourrie et élaborée – émanant de groupes militants agissant et réfléchissant en situation, au sein de luttes concrètes, autour d'enjeux urgents liés à la déforestation, à l'industrialisation, à la révolution verte, aux politiques de développement.

C'est d'ailleurs une constante des autrices et militantes écoféministes, dont la pensée est de part en part *politique* même quand elle se présente sous les atours d'une théorie sophistiquée : ce qui compte avant tout pour elles, ce n'est pas la « scientificité » du discours (notion qu'elles déconstruisent d'ailleurs comme étant souvent le masque du savoir dominant), mais plutôt sa force symbolique, sa puissance de mobilisation, sa portée heuristique, l'appel de nouvelles contrées et de nouveaux imaginaires. Comme l'écrit

---

4 Pour un récit de terrain au sein des ONG de Vandana Shiva et de Kamla Bhasin, voir Jeanne BURGART Goutal, *Être écoféministe. Théories et pratiques*, Paris, L'Échappée, 2020.

Émilie Hache : « Il faut lire ces textes comme des actes de guérison et d'émancipation (*empowerment*), des tentatives pragmatiques de réparation culturelle face à des siècles de dénigrement<sup>5</sup> » (en l'occurrence, de dénigrement colonial et patriarcal). Cela étant posé, on dispose d'une clé pertinente – qui échappe souvent aux critiques, mais que j'invite la lectrice ou le lecteur à bien garder en tête. J'insiste : cet ouvrage *n'est pas* un écrit universitaire à évaluer selon des critères académiques; pour saisir le sens et la portée des thèses qui y sont exposées, il convient de les aborder comme des lignes idéologiques formalisées et étoffées après coup, et non pas comme des théories bâties *ex nihilo* dans le ciel des idées. Et de changer en conséquence de régime de vérité : car si elles ne visent pas à être exactes mais transformatrices, créatrices d'une nouvelle vision et d'un nouveau monde, « ne se sentant pas tenues d'être fidèles à une réalité qui les détruit mais appelant à la modifier<sup>6</sup> », alors c'est de ce critère pragmatique qu'on doit partir pour les comprendre. *Que crée* le rejet en bloc de la civilisation moderne comme un système de part en part capitaliste, patriarcal et colonial? *Que crée* l'appel fervent à un monde sans dominations? Quels *effets*, quelles *transformations* intérieures et extérieures produisent ces idées, ces aspirations, croyances et convictions? Telles sont les véritables questions<sup>7</sup>.

\* \* \*

---

5 Émilie Hache [dir.], *Reclaim. Recueil de textes écoféministes*, Paris, Cambourakis, 2016, p. 31.

6 *Ibid.*, p. 16.

7 C'est avec ces questions en tête que j'ai séjourné dans l'ONG de Vandana Shiva. Comme le raconte mon ouvrage, je dois malheureusement confesser que cette expérience m'a apporté encore davantage d'interrogations que de réponses concluantes...

Passons donc aux accusations politiques : a-t-on vraiment affaire ici à une idéologie essentialiste, néoromantique et réactionnaire, comme le soupçonnent les détracteurs de Vandana Shiva – et comme pourraient le laisser penser les références omniprésentes au « principe féminin », aux savoirs traditionnels, à la sacralité de la Terre-Mère ou à l'ancienne « harmonie » entre humains et nature ? Qu'elle soit en effet « une opposante farouche au modernisme », « très méfiante vis-à-vis de l'humanisme et des Lumières » et apôtre d'un « astucieux écomysticisme » fait-il réellement d'elle une conservatrice en embuscade dont les options idéologiques et les idéaux ont « plus de points communs avec les fanatiques religieux qu'avec les militants progressistes qui constituent l'essentiel de son public<sup>8</sup> » ? Pour être honnête, il est assez difficile de situer Shiva sur l'échiquier politique : ces dernières années, elle multiplie les alliances avec des personnalités de tous bords. Ses idéaux l'inscrivent dans la lignée de Gandhi, une filiation complexe qui ne permet pas de lever totalement l'ambiguïté, surtout si on la formule dans les termes familiers en Occident, mais inappropriés au contexte indien, du débat simpliste « traditionalisme *versus* modernisme »<sup>9</sup>. Même après un séjour de presque deux mois au cœur de son ONG Navdanya et une étude approfondie de son cas, croisant ses dires avec ceux de ses partisans et détracteurs, mes doutes ne se sont pas dissipés : je ne me hasarderai donc pas à lui coller une étiquette inévitablement réductrice.

---

8 Extraits de la critique de Marco Rosaire Conrad-Rossi citée plus haut.

9 En Inde, la référence à Gandhi peut être interprétée comme un choix de *ne pas* se référer à l'autre héros de l'indépendance, Ambedkar, qui a pris des positions nettement plus critiques vis-à-vis du système des castes. Pour un approfondissement passionnant de cette question, voir Dipesh Chakrabarty, *Provincialiser l'Europe. La pensée postcoloniale et la différence historique*, Paris, Éditions Amsterdam, 2009. Cet auteur montre que, vues depuis l'Inde, l'idée de modernité au singulier ou celle d'un passage linéaire de « la tradition » à « la modernité » n'ont aucun sens : « Plus la modernité se développe, plus elle semble inéluctablement plurielle » [p. 347].

Quoi qu'il en soit, ce que l'on risque de manquer si l'on s'arrête sur ces critiques, c'est à la fois le contexte culturel et la généalogie intellectuelle dans lesquels s'inscrit Shiva, et qui sont pourtant nécessaires pour rendre sa pensée intelligible. Dans cet univers mental parallèle (pour ainsi dire), les débats *ne se posent pas* dans les termes rebattus – à la fois paresseusement confortables et caducs hors du contexte franco-français – de « droite *versus* gauche », « tradition *versus* modernité », « universel *versus* particulier », « nature *versus* culture » (une opposition qui n'existe pas dans les représentations indiennes) ; le temps n'y est pas une flèche allant du « passé primitif » vers le « progrès », mais un cycle ou une spirale (conformément aux cosmogonies hindouistes), etc. Bref, Shiva joue sur un *autre* échiquier, structuré par d'autres coordonnées. Comme l'écrit Bruno Latour, « ce qui est sûr, c'est qu'on ne peut plus du tout se raconter les mêmes histoires<sup>10</sup> ». Il y a donc tout un effort à faire pour saisir *d'où elle parle*, et *en quel sens* – si on ne le fait pas, on se laissera aller à entendre les mots tracés sous sa plume selon nos propres habitudes intellectuelles et culturelles, et on se méprendra sur leur signification, enchaînant malentendus et quiproquos. Comme l'écrit le théoricien postcolonial Dipesh Chakrabarty, « nous avons beau savoir que ces catégories sont problématiques et qu'elles n'ont pas partout le même sens qu'elles possèdent en français, nous ne pouvons pas nous empêcher de considérer cette limitation comme quantité négligeable<sup>11</sup> », et de rester dans l'illusion d'une transparence du langage. Il s'agit au contraire d'avoir une claire conscience des décalages, différences et non-superpositions qui rendent la traduction d'un univers culturel dans un autre tout au plus « translucide ».

---

10 Bruno Latour, *Où atterrir ? Comment s'orienter en politique*, Paris, La Découverte, 2017, p. 60.

11 Dipesh Chakrabarty, *Provincialiser l'Europe, op. cit.*, p. 137.

Or ce « d'où », cette localisation culturelle et intellectuelle de la pensée de Shiva, est assez méconnu en France (en attestent par exemple les débats médiatiques sur le postcolonialisme, qui trahissent souvent une ignorance du contenu et de la profondeur théorique de ce courant né en Inde). Comme le suggèrent les textes que Shiva cite en note au fil de l'ouvrage, sa vision a essentiellement été forgée par des penseuses et penseurs indiens et états-uniens assez « pointus » ou « confidentiels », du moins peu lus du public français, qui critiquent sans concession la civilisation occidentale sous divers angles. En outre, elle parle, pense et ressent depuis l'Inde, une ancienne colonie aux dimensions de sous-continent, dotée d'une histoire complexe et d'une culture extraordinairement sophistiquée, bafouée par des siècles de domination britannique. Dans ce contexte, la fierté nationale et les images d'un passé glorieux prennent un sens fort différent de celui qu'elles ont dans un ancien pays colonisateur : un sens de résistance, exalté par les luttes d'indépendance et l'actualité encore vivace du mouvement postcolonial. Si la pensée de Shiva est parfois difficilement saisissable sur le plan idéologique, c'est donc en grande partie parce qu'elle naît de cet arrière-plan peu familier, à la fois largement étranger et pour ainsi dire « contre-culturel », qui brouille les références auxquelles nous sommes habitués.

De la part de Shiva, provoquer cette perte de repères est en partie délibéré. En effet, on pourrait résumer ainsi le postulat central de son ouvrage : « Il est aujourd'hui reconnu que la domination du Sud par le Nord, des femmes par les hommes et de la nature par l'homme occidental prend racine dans la vision du monde de ce même homme occidental forgée au cours des trois derniers siècles » (p. 101). C'est un postulat discutable (par exemple, la domination masculine n'a pas attendu « la vision du monde de [l'] homme occidental forgée au cours des trois derniers siècles » pour exister), mais dont l'intérêt et la force de provocation sont

indéniables : il balaie carrément, d'un revers de main, toute notre « vision du monde », ce filtre qui s'interpose implicitement dans notre lecture et la colore malgré nous. Car nous avons coutume, sans même y réfléchir, d'ériger cette « vision du monde » marquée par « le modernisme, l'humanisme et les Lumières » en piliers intouchables de toute pensée « rationnelle », « éclairée », « progressiste », et de classer spontanément un écrit du « bon » ou du « mauvais » côté en fonction de ces valeurs. Or justement, le point (ou le coup de poing) de Shiva, c'est de heurter de plein fouet ce présupposé qui parasite notre réflexion, de rejeter en bloc le filtre presque inconscient des valeurs fondatrices de notre culture à travers lequel nous lisons et pensons – et qui pense à travers nous.

Alors certes, elle le fait parfois brutalement, en déclarations excessives et dépourvues de nuance – par exemple lorsqu'elle qualifie la culture occidentale moderne de « culture mortifère dont le seul but est d'accumuler des capitaux » (p. 74). Cela peut heurter. Mais ce faisant, elle nous oblige à *bouger*. Elle offre une chance de reconfigurer nos manières de penser. Dès lors, si l'on veut comprendre l'intérêt de cet ouvrage plutôt que de passer son temps à en relever les inexactitudes, les outrances, à se vexer ou à s'agacer, il faut accepter de se laisser perturber, décentrer, retourner, décoloniser, « provincialiser » pour reprendre le terme de Chakrabarty. Il faut accepter d'écouter une altérité et d'apprendre d'elle à détecter nos « biais culturels ». Et peut-être à les dépasser. Par exemple, l'omniprésence de l'expression « principe féminin », à même de crispier une féministe française friande de *gender studies*, peut aussi être une occasion de remettre à plat et en question ce qu'on entend par féminisme. L'invitation à déconstruire notre « biais culturel assimilant les modes de vie de subsistance à la pauvreté » (p. 69) peut être une chance de renouveler notre regard sur les pays du Sud, sur les questions économiques, sur l'histoire du capitalisme et du développement. La prise de conscience que « les concepts de "productivité"

et de croissance qui nous ont été présentés comme positifs, universels et synonymes de progrès ne sont en réalité que l'expression d'une vision patriarcale étriquée» (p. 65) peut être le détonateur d'un changement de regard, de rapport au monde, voire de mode de vie. Et ainsi de suite.

Dans des notes rassemblées en fin d'ouvrage, je tente d'éclaircir au coup par coup les notions les plus fondamentales, mais aussi les plus délicates, de la pensée de Vandana Shiva. Ce faisant, j'invite chacun et chacune à faire de cette lecture un exercice de décolonisation *en acte*, un authentique *voyage* – et non pas une simple récolte d'informations ou d'idées. Comme tous les écrits écoféministes, ce livre est une « arme de déconstruction massive » : le défi proposé est d'apprendre à écouter l'altérité, à percevoir les choses sous un angle différent, depuis un autre point de vue. À se « déplacer ». Que l'on finisse par tomber d'accord avec Shiva ou non, peu importe : c'est à cette condition de mouvement, de souplesse, d'exploration que le livre révélera ses enseignements. Et pourra, peut-être, nous transformer.

**Jeanne Burgart Goutal,**  
philosophe spécialiste de l'écoféminisme,  
autrice de *Être écoféministe* (L'Échappée, 2020)  
et de *ReSisters* (Tana, 2021)